L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans. Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

Les Levées du Mississipi.

Dans le discours qu'il a prononcé à la Nouvelle-Orléans, après une promenade triomphale dans les rues de la ville, à la fin d'un banquet où des centaines de convives enthousiasmés lui avaient fait une ovation sans pareille, le président Roosevelt a déclaré qu'il était temps que le gouvernement fédéral s'occupât davantage des levées qui maintiennent le puissant et dangereux Mississipi dans son lit.

Cette déclaration constitue tout un programme, d'autant plus qu'en la faisant M. Roosevelt savait être l'interprète du gouvernement tout entier. Il savait aussi que l'exécution de ce programme ajouterait dix millions d'acres à la surface des terres cultivables de la vallée du grand fleuve. Dix millions d'acres! Quelle source nouvelle de richesses pour les riverains du Mississipi!

L'importance des paroles du président Roosevelt n'a pas échappé aux hommes qui travaillent patriotiquement au développement des ressources du Sud.

M. Scott, qui a présidé la convention tenue à la Nouvelle-Orléans en 1903, durant laquelle un plan de coopération de tous les habitants de la vallée du Mississipi pour obtenir de plus grands crédits du gouvernement a été élaboré, s'exprime ainsi à ce sujet :

"La grandeur des intérêts en jeu donne une importance exceptionnelle à la déclaration du président Roosevelt. Il y a environ dix-neuf millions d'acres de terres alluviales dans la vallée du Mississipi. Nos levées ont été considérablement améliorées en ces dernières années, mais lorsqu'on saura généralement que ce fertile domaine sera protégé contre les dangers d'inondation par le gouvernement fédéral, les deux tiers des terres qui sont aujourd'hui couvertes de forêts, seront promptement mis en culture. Cette culture augmentera peut-être de cinq millions de dollars annuellement la production du pays, ce qui maintiendra la balance du trafic en faveur de l'Amérique et répandra la richesse parmi les habitants de la vallée du Mississipi et dans le pays tout entier, particulièrement dans la Louisiane, le Mississipi et les autres états du sud.

"M. Roosevelt a pris dans la questions des levées une attitude hardie et avancée qui lui fait honneur, et qui sera approuvée par les citoyens sérieux et patriotes de tous les points du pays, et particulièrement par les populations de la vallée dont la prospérité présente et future dépend dans une grande mesure de la stabilité du système de levées".

L'importance de la déclaration du président Roosevelt ne fait doute pour personne, mais dans la questions des levées comme dans toutes celles qu'il a traitées dans le cours de son voyage, il n'a voulu qu'indiquer la voie dans laquelle il faut nous engager pour arriver aux résultats espérés.

On sait combien il est difficile d'obtenir des crédits du gouvernement fédéral, et c'est cependant ce que nous devons faire. Mais si, comme le vœu en a été émis à la convention de 1903, tous les riverains du Mississipi s'unissent pour obtenir l'aide du gouvernement, la victoire sera relativement facile.

Nous en avons pour garant la parole du président Roosevelt.

LE VOYAGE DU PRINCE DE GALLES

Un siècle et demi s'est écoulé depuis qu'aux Indes, et par la faute de l'ancienne monarchie Française, les rois d'Angleterre se sont taillé la plus belle possession qui soit. L'antique et glorieuse couronne d'Edouard III n'a plus suffi, dès lors, à symboliser leur puissance effective et, plus haute, plus massive, surmontée de la double croix, une couronne impériale a pris place parmi les objets du sacre qui se conservent à la Tour de Londres.

L'empire des Indes est le plus lourd joyau de cette chaîne de colonies superbes, de points d'appui merveilleux que les Anglais ont su passer autour du monde insouciant. Il constitue le plus magnifique et le plus fructueux des champs d'exploitation. Pour de longues années encore, grâce à son peuple misérable mais innombrable, les producteurs, les fabricants du Royaume-Uni ont l'assurance d'un débouché colossal. Et pour toujours, sans doute, grâce à une administration avant tout pratique et dont il faut bien reconnaître les surprenants résultats, ce peuple, transformé en clientèle, a abandonné tout souci d'indépendance. Sous la main de fer anglo-saxonne, l'Inde est devenue le grand marché britannique, rien que cela. Ses nababs, représentants malingres d'un passé fantastique, ne sont plus que des figurants aux fêtes du vice roi.

Aussi est-ce dans l'Inde que les monarques d'Angleterre envoient les héritiers de leurs trois royaumes, faire un séjour triomphal, par respect d'une tradition antique: la "présentation" que les rois de France des temps féodaux faisaient de leur dauphin à leurs plus grands vasseaux, aux meilleurs soutiens de leur trône.

Le roi Edouard, alors qu'il n'était que prince de Galles, a fait ainsi dans l'Inde un long séjour officiel. Par théories somptueuses, les princes pensionnés et leurs cortèges, les rajahs du Bundelkund et leurs éléphants caparaçonnés, les délégués des hautes castes vinrent lui rendre hommage, lui faire d'inoubliables cortèges. Le plus récent "durbar" de Delhi, voulu par lord Curzon, qui n'adorait rien tant que les affirmations éclatantes de la puissance impériale, fut encore plus magnifique. L'Inde, bien qu'agenouillée devant son maître, sut éblouir le reste du monde.

Ces fastes vont être renouvelés bientôt pour l'actuel prince de Galles et la princesse, qui se sont embarqués récemment, à Gênes, sur le cuirassé "Renown", pour aller, à leur tour, recevoir le salut de l'empire soumis. Lord Curzon ne sera plus là et lord Minto, son successeur à la vice-royauté, ne sera peut-être pas encore installé. Mais l'ancien vice-roi a organisé les fêtes et tout prévu avant que de partir. Ce sera donc superbe et les nababs, une fois de plus, vont rivaliser de magnificence, seule compétition qui leur soit permise et la seule, aussi, dont ils soient capables.

Le prince de Galles, a déjà fait un grand voyage officiel. Alors qu'il n'était que duc de Cornouailles, il a visité l'Australie et l'Afrique du Sud, qui ne lui prodiguèrent que des affirmations gratuites de loyalisme. L'Inde se charge des apothéoses.

A. RIBOT.

A L'ACADEMIE.

L'Académie française a tenu séance récemment, sous la présidence du vicomte de Vogüé, directeur, assisté de M. Frédéric Masson, chancelier.

Avant de se consacrer au travail du dictionnaire de l'usage, les Quarante ont entendu la lecture de la lettre par laquelle M. Alexandre Ribot, ancien président du conseil des ministres, pose sa candidature au fauteuil vacant par le décès du duc d'Audiffret Pasquier.

Aucune date n'est encore fixée pour l'élection.

THEATRES.

ST-CHARLES ORPHEUM

Comme variété et attrait le spectacle de cette semaine à l'Orpheum est aussi complet qu'on puisse le désirer. Il y a d'abord les "Fadettes" de Boston, vingt-deux jeunes et jolies femmes formant un orchestre qui exécute sous la direction de Caroline B. Nichols des morceaux choisis avec beaucoup d'art.

Tous les autres numéros du programme sont également intéressants, et ils sont confiés à des artistes dont chacun excelle dans son genre.

TULANE.

"The College Widow", la délicieuse comédie qui tient l'affiche au Tulane cette semaine, a fait deux bonnes salles hier. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine, car cette pièce, d'une valeur incontestable, est jouée admirablement par une troupe d'artistes de talent.

CRESCENT.

Le succès de "The German Gypsy", une pièce jouée par une troupe à la tête de laquelle se trouve Al. H. Wilson, un des plus grands artistes de la scène américaine, est si complet que la salle est presqu'entièrement louée jusqu'à la fin de la semaine.

Autre succès la semaine prochaine avec "Human Hearts."

Conférences en Amérique et en France.

Par une lettre que nous avons reçue hier, M. L. V. Gofflot, le très sympathique secrétaire général de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis, nous apprend que les deux conférenciers officiels de cette année à l'Université Harvard, seront M. Julien Tiersot, attendu à New York dans quelques jours, et M. Anatole Le Braz, champion du mouvement celtique en France.

M. Tiersot, avec sa compétence bien connue, fera connaître à son public la musique, ce qu'elle a été et ce qu'elle représente au point de vue artistique.

M. Anatole Le Braz fera les conférences de la fondation "Hyde" et visitera ensuite le Canada et la Côte du Pacifique. Il traitera de la Bretagne, du génie et des traditions celtes.

M. Gofflot nous fait savoir également que M. George Santayana, professeur de philosophie à l'université Harvard, fera cet hiver, en anglais, des conférences à la Sorbonne et devant toutes les Universités de France.

Nous donnerons sous peu des renseignements biographiques sur les deux conférenciers français et un aperçu du programme de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis pour l'année courante.

La médiation du secrétaire Root.

Chicago, 1er novembre—Une dépêche de Washington, D. C., à la "Tribune" dit qu'on saura dans vingt-quatre heures si Castro fera des excuses à la France pour la rupture des relations avec M. Taigny, le chargé d'affaires de France à Caracas, ou si la flotte française, assemblée à la Martinique, recevra l'ordre de faire une démonstration dans les eaux vénézuéliennes.

Les autorités s'attendent à ce que l'affaire soit réglée pacifiquement.

Le secrétaire Root a rempli le rôle de médiateur de telle manière qu'il a gagné la sympathie de Castro et obtenu l'approbation du gouvernement Français. Il a amené la France à adoucir les termes des demandes qu'elle a adressées au Président Vénézuélien.

Quand le différend sera réglé M. Taigny obtiendra probablement un congé, mais les autorités Françaises ne l'approuveraient pas de solliciter un congé si au Vénézuéla on paraissait disposé à interpréter son départ comme un signe de faiblesse.

—:o:—

CONSULAT DE FRANCE

Godchaux Building, 306-7.

Le Consulat de France est ouvert de 10 h. a. m. à 3 h. p. m.; le samedi, de 10 h. a. m. à 1 p. m.

Le Consul, M. V. Dejoux, reçoit TOUS LES JOURS de 10 h. à midi. TOUTES les personnes qui désirent s'entretenir avec lui.

6 oct—1 m

Le marquis Ito.

Tokio, 1er novembre—Le bruit court à Tokio que le marquis Ito, partira dans quelques jours pour Séoul, Corée, où il remplira le poste d'ambassadeur extraordinaire du Japon.

—o—

Arrivée du prince Louis de Battenberg.

Annapolis, Md., 1er novembre—Le prince Louis de Battenberg, amiral de la flotte britannique et porteur d'un message adressé par le roi d'Angleterre au président des Etats-Unis, a débarqué aujourd'hui sur le sol américain et a été reçu avec les honneurs dûs à son rang et à sa mission par l'amiral Sands, surintendant de l'académie navale d'Annapolis et le gouverneur Warfield, du Maryland.

Les escadres anglaise et américaine sont mouillées dans la rade d'Annapolis.

Des saluts nationaux de 21 coups de canon ont été échangés entre le "Drake" et le "Maine", les navires amiraux du prince Louis et de l'amiral Evans.

Des saluts d'amiraux de 13 coups de canon chacun ont ensuite été tirés par les deux cuirassés.

Le prince Louis a débarqué sur le quai de l'Académie Navale à midi moins quelques minutes. Il était accompagné par le capitaine Ryon, attaché naval à l'ambassade britannique de Washington, le lieutenant Gerald Soltby, officier de pavillon du "Drake" et le lieutenant Walter R. Crosby, officier de pavillon du "Maine".

L'amiral Sands attendait le prince sur le quai de débarquement et lui a cordialement souhaité la bienvenue au nom de la nation américaine.

La flotte britannique a surpris tout le monde à Annapolis par sa prompte apparition. D'Halifax, N. E., la flotte a maintenu la splendide vitesse de 18 nœuds à l'heure.

—o—

Missionnaires américains assassinés en Chine.

Hong Kong, 1er novembre—Cinq missionnaires américains ont été assassinés à Lienchow, Chine. Les détails manquent.

Lienchow est une ville de 12,000 habitants située dans la partie orientale de la province de Kwan Tun, à l'extrémité du golfe de Tong King, non loin du port de Pakhoi.

Le Dr Eleanor Chestnut, Mme E. C. Machle et son enfant, M. et Mme Peale sont les victimes des troubles survenus à la mission de Lienchow.

—:o:—

Clôture d'une banque.

Washington, 1er novembre — La Banque Nationale des Fermiers de Kingfishe, Oklahoma n'a pas ouvert ses portes aujourd'hui.

Cette banque a été placée sous la surveillance d'un contrôleur de la Monnaie des Etats-Unis.

—:o:—

Grave incendie.

Mobile, Ala., 1er novembre—Une dépêche de Pensacole, Fde, au Item, annonce qu'un incendie a éclaté à 12:45 ce matin dans le principal bloc de la rue Palafox entre Gardner et Rowana.

Vers 1:30 une forte explosion de poudre et de munitions s'est produite et a fait sauter presque tous les bâtiments de façade du bloc.

Parmi les propriétés brûlées se trouvaient les plus grands magasins de la ville et le club Osceola qui a été complètement détruit ainsi que toutes les reliques de valeur qu'il renfermait.

La perte totale atteindra $250-000. Le chef Price du département d'incendie de Mobile a offert par télégraphe ses services au Maire Bliss, mais ils n'ont pas été nécessaires.

MARIAGES NAISSANCES ET DECÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

MARIAGES—John Clark à Orélia Green, Van Thomas Fiegenschue à Amélia Courtade, Nathan Ballansan à Louisa Keyes, Alphonse Lagarde à Anna Ingraham, Parker Lane à Evelina Page, Joseph Meilleur à Septima Gaspard, John F. Meehan à Vve John M. Lance, Thérence Picou à Lucy McDonald, Placide Elgar à Odile Rillieux, Joseph White à Estelle Williams.

NAISSANCES — Mmes J. Russell, une fille; A. Guillie, une fille; R. E. Meldrum, une fille; C. Hammer, un garçon; F. Gulfpe, un garçon; L. Porche, un garçon.

DÉCÈS—J. Brizzolari Jr, 19 ans, 1864 St. Pierre; J. Flischke, 78 ans, 1340 Kerlerec; F. Baneson, 29 ans, Villeré et Marigny; J. E. Kerrigan, 33 ans, 1801 Religieuse; Vve Marie A. Troxler, 39 ans, Hôpital de Charité; W. Davis, 53 ans, 2316 Douane; E. Mone, 1 mois, 710 Amélia; Emma Alexander, 41 ans, 654 S. Franklin; Louisa Carey, 44 ans, 619 7me; C. Hudson, 50 ans, 1414 Royale; Johanna Baumbach, 32 ans, 1122 St-Thomas; Jessie Young, 15 ans, 730 Amelia; R. Jones, 40 ans, 3017 Colisée; Thalie Robinson, 67 ans, Hôpital de Charité; L. Hoffman, 41 ans, 432 Première; F. L. Marks, 7 semaines, 934 Huitième; Vve Catherine Hagmann, 76 ans, 2717 Tchoupitoulas.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations

Mlle Sarah Shields à Andrew J. Ziegel, un terrain, Cleveland, Canal, Alexandre et Murat, $425.

Geo. Kuhn à L. J. Jolly, deux terrains, St Philippe, Dumaine, Rendon et Lopez, $750.

Mme Gertrude Gastaner à Emile J. Hoffman, un terrain, Claiborne, Troisième, Quatrième et Derbigny, $250.

Succession d'Anna Phillpott à Solomon L. Weill, deux terrains, Milan, Liberté, Howard et Marengo, $2000.

Security Building & Loan Asso. à Thos O'Neill, un terrain, Camp, Marengo, Chestnut et Constantinople, $1,600.

Mary Giglio à Pietro Latino, un terrain, Chartres, Hôpital, Quartier et Decatur, $2,000.

Mme Marie Lanaux à Moses Williams, un terrain, St-Philippe, Ursulines, Lopez et Rendon, $500.

B. G. Carbajol à Paul Palerma, un terrain, Chartres, Hôpital, Royale et Ursulines, $7,000.

Laura C. Dassinger à Chas. P. Fink, un terrain, Peter, Alix, Atlantique et Pacifique: Verret, Delaronde, Peters et Olivier, $3,100.

Mme Floy Waddell à la Metropolitan Building Co., un terrain, Jeannette, Fern, Poplar et Short, $500.

L'acquéreur au vendeur, même terrain, $500.

J. E. King à la Sixth District Building & Loan Asso., un terrain, Laurel, Bellecastle, Dufossat et Constance, $1,530.

Frederick Lambert à Hugh Delaney, un terrain, Camp, Magasin, Melpomène et Thalie, $3,500.

N. H. Kent à L. M. Brennan, un terrain, Valence, Robertson, Freret et Upperline, $1,900.

La mort du révérend père Forge.

Les funérailles du révérend père Ernest Forge, le vénéré curé de l'église St-Jean de Lafayette mort mardi à dix heures du soir, sont fixées à demain vendredi.

Le service funèbre sera célébré à neuf heures du matin dans l'église qu'il déservait avec tant de zèle et de dévouement depuis vingt-cinq ans.

Le révérend père Scotti, chancelier de l'archidiocèse, et plusieurs autres prêtres iront à Lafayette rendre un dernier hommage à leur confrère.

A son grand regret, Monsignor Laval ne pourra assister aux funérailles du révérend Forge, son état de santé ne le lui permettant pas.

Le révérend père Ernest Forge était né en France, dans le département de la Loire, il y a soixante-huit ans. Il vint aux Etats-Unis à l'âge de dix-neuf ans et fit ses études théologiques au collège de Springhill dirigé par les Jésuites.

Ordonné prêtre par l'évêque Martin, le révérend Forge fut d'abord envoyé en mission à Natchitoches. Pendant plusieurs années il dirigea le collège de cette ville. Il fut ensuite nommé vicaire à l'église Ste-Thérèse de la Nouvelle-Orléans, puis successivement curé à Villeplate, à St-Landry et à Pont-Breaux.

Enfin, en 1881, il y a conséquemment près d'un quart de siècle, il était nommé à la cure de Lafayette, peu importante à cette époque, pouvant à peine se suffire, mais dont il devait faire une des premières du diocèse.

Rien n'arrêta le zèle de l'apôtre, ni les difficultés qui eussent été insurmontables pour d'autres moins bien trempés que lui, ni les souffrances physiques qu'il supporta avec un courage héroïque pendant de longues années.

Le révérend père Forge avait été nommé canon de la cathédrale le 29 juillet dernier par l'archevêque Chapelle, qui le tenait en haute estime et lui avait voué une affection toute particulière.

La cérémonie d'investiture du nouveau canon avait été fixée au 2 août, mais la cérémonie n'eut pas lieu à cause de l'épidémie de fièvre jaune qui interrompit toutes les communications.

Le révérend père Forge a suivi de près dans la tombe le prélat qu'il aimait et dont il était aimé.

De nombreux prêtres sont allés adoucir les derniers moments de leur vénéré confrère, lui prodiguer les secours spirituels de cette religion dont il fut l'un des plus dignes représentants, entre autres les révérends Charles et Bollard, qui ne le quittèrent pour ainsi dire pas durant la maladie qui devait l'emporter, et les révérends Langlois, Gassier, Drossaerts, Rochard, Roguet et Doutre.

C'est un prêtre modèle, un homme de grand cœur qui disparaît, et sa mort a plongé dans le deuil les fidèles de son église et la communauté entière de Lafayette.

Mort subite.

Vers une heure hier après-midi Geo. Chigey, un charpentier, âgé de 53 ans, demeurant rue Johnson 926 est mort subitement alors qu'il se trouvait rue Gravier près Carondelet.

Le coroner a fait la levée du corps et a donné un certificat de décès causé par une affection cardiaque.

Le "Southern Railway"

Recommence son ancien tableau quittant la Nouvelle-Orléans à 9:25 heures A. M. et à 8:15 heures P. M. avec char Pullman de la Nouvelle-Orléans à New York sans changement ou délai. Pour se faire réserver un Pullman, billets ou renseignements venez ou adressez-vous au Bureau des billets du "SOUTHERN RAILWAY", No 704 rue Commune, la porte à côté de l'entrée des dames à l'Hôtel St-Charles, Nouvelle-Orléans.

J. C. ANDREWS,
Agent des Passagers du Sud-Ouest.

Cours de Francais.

Les parents soucieux que leurs enfants n'oublient pas notre belle langue française pendant la fermeture des écoles, apprendront avec satisfaction que M. Maurice Briant, le distingué professeur n'interrompra pas ses leçons et son cours français de prononciation et de récitation pendant les vacances. Nous avons déjà constaté le succès qu'a remporté la méthode d'enseigner de M. Briant: elle est d'autant plus appréciée par tous ceux qui font appel à ses précieux conseils qu'ils trouvent auprès de lui un enseignement aussi récréatif qu'instructif au cours de leurs intéressantes études. S'adresser au No 1400 rue Pelleton

8 août—

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 118—Commencé le 17 juin 1905

LE VIOLONEUX

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ESTEREL

XXII

CHASSÉE!

Suite.

Il chargea les colis, et Rose après avoir donné une poignée de main à ses aides et au grand concierge, en échange de leur obligeance, venait de disparaître au tournant de la rue de Castiglione lorsque le comte Paul entra et s'adressant aux trois larbins qui causaient ensemble:

—Est ce que ce n'est pas mademoiselle Rose qui sort d'ici?

—Elle-même.

—Avec ses bagages?

—En effet.

—Elle quitte donc la maison?

—Pour n'y pas rentrer.

Le comte Paul mit ses deux mains dans ses poches, ce qui était chez lui le signe d'une colère subite, et, planté devant les trois camarades, le buste en avant, le front plissé, les lèvres rageuses, il dit:

—Que m'apprenez-vous là? Elle est partie?..Réellement?..

—Oui, monsieur le comte.

—Renvoyée?....

—C'est probable.

—A cause?.....

Et, comme ils ne répondaient pas, il acheva:

—A cause de moi, sans doute? ....On aura encore fait des potins?....Ah! les rossardes!.... Attendez.

Il les quitta brusquement et entra en coup de vent dans le grand hall, pour gagner le salon où la marquise se tenait d'ordinaire.

L'homme de la loge dit aux deux palefreniers:

—Ça va chauffer, les enfants. Le comte n'a pas l'air dans ses bonnes. Je voudrais entendre la petite conversation.

Il ne se trompait pas.

Le comte Paul était furibond. Pas besoin de lui expliquer l'affaire.

Il l'avait surprise tout de suite.

On l'avait espionné, et les langues s'en donnaient à cœur joie.

Cette malheureuse Rose supportait la peine de son imprudence et de ses hardiesses.

D'ordinaire, avec sa mère, il employait les formules les plus caressantes, parfois cérémonieuses.

Il se présenta devant elle comme les marins de Jean-Bart ou les corsaires du même genre montaient à l'abordage, en lui disant sans préambule:

—Eh bien! tu viens de faire un joli coup.

Elle le regarda, un peu désorientée.

Il avait repris sa pose favorite, debout en face d'elle, les deux mains dans ses poches, la fixant de ses yeux presque toujours si doux, devenus très vifs et très hardis, pleins de reproches.

Elle balbutia:

—Que veux-tu dire?

—Lili n'est pas là?

—Non...sortie avec Lucienne ....Elle déjeune chez les Fontanes.

—Alors elle n'a pas vu le déménagement de son institutrice?

—En effet.

—Tant mieux!....Tu t'es encore laissé monter la tête par ta favorite....Justine .... une détestable bonne femme!

—Paul....

—Elle t'aura conté des blagues....

—Scandaleuses, c'est vrai.

—Des histoires de brigands?

—Non, fit la mère devenue revêche, mais des aventures qui ne me permettent pas de conserver cette jeune fille dans la maison....

—A cause? ..... fit le comte d'un ton gouailleur.

—De sa conduite.

—Je ne serais pas fâché de les connaître....

—En mon absence et celle de ta sœur, elle a reçu une visite la nuit.

—Qui te l'a dit?.....

—Une personne sûre.....

—Qui en a sans doute reçu bien d'autres.... Es-tu certaine, d'ailleurs, que la visite dont on parle, cette pauvre jeune fille que tu déshonores en la chassant sans examen, l'ait reçue de son plein gré?

—Tu sais donc qui l'a faite?

—Parbleu! C'est moi, ton fils, le comte Paul de Lucenay.

—Je m'en doutais.....

—Et ça ne t'a pas arrêtée?

—Au contraire.... Je veux que tout le monde, sans exception, respecte la maison.

—Alors commence par mettre tout ton personnel à la porte....

—Tu exagères.....

—Pas du tout.

—D'ailleurs, fit la marquise, comptant sur un effet certain, il y a encore autre chose.

—Quoi donc?

—Mademoiselle Rose ne se contentait pas des rendez-vous qu'elle donnait chez elle....

—Ah!

—Elle en acceptait au dehors. Ainsi, hier soir elle en avait un, vers neuf heures, je précise, à deux pas d'ici, rue de Rivoli....

—Qu'est-ce que ça prouve?

—Que j'ai eu raison d'agir comme je l'ai fait....

Le comte eut un bon mouvement.

Ses yeux s'adoucirent.

Il se rapprocha de la marquise, l'embrassa tendrement et lui dit:

—Pas du tout, chère mère, ça prouve que tu es trop crédule et qu'il y a autour de toi des jalouses, vieilles ou jeunes, qui te trompent et que tu as la faiblesse d'écouter. Voilà tout. Tu as causé un énorme préjudice à cette pauvre jeune fille, qui est une perle. Laisse-moi faire.... Je vais réparer le mal.

Il ouvrit une porte.

La vieille Justine et la lingère, avec une des femmes de chambre et un valet de pied se tenaient dans l'appartement voisin, en conciliabule, attirés sans aucun doute par le désir de savoir ce qui se passait entre la mère et le fils.

Le comte les appela d'un ton impérieux:

—Entrez, ordonna-t-il, au lieu d'écouter aux portes, ne vous gênez pas. Allons, un peu vite!.....

Et, devant cette petite troupe, légèrement confuse:

—Ma mère a renvoyé mademoiselle Rose sur des rapports de péronnelles qui feraient mieux de penser à leurs fredaines que d'accuser des innocentes.... Le monsieur qui est entré chez mademoiselle Rose, c'était moi .....J'en suis sorti bredouille avec ma courte hopte. J'ai été remisé ici pour la première fois de ma vie....Qu'on se le dise!.. Mademoiselle Rose vaut cent fois mieux que celles qui la calomnient. C'est la plus honnête fille du monde, comme elle en est peut-être la plus belle. Et quant à son galant d'hier, je vais vous le nommer. C'est mon meilleur ami, un ancien camarade de collège, Jacques André, un avocat distingué, à qui j'ai conté ma sotte aventure et qui, je l'ignorais, doit épouser mademoiselle Rose, dont il est l'admirateur. J'ai l'honneur de vous faire part de leur prochain mariage.

Il se pencha vers la marquise, en lui disant:

—Tu vois, la réparation est faite.

Et, avec un geste très expressif:

—Vous pouvez vous trotter, vous autres!

Il approcha un coussin du fauteuil de sa mère et se mit à genoux devant elle.

—Que ne me questionnais-tu? dit il. Je t'aurais avoué la vérité. T'ai je jamais menti? Est-ce que je ne te confesse pas toutes mes sottises?.... J'en ai fait une. Elle est bien tentante, cette Rose! J'avais envie de la cueillir.... J'ai été gâté par la fortune, par toi, par tout enfin! Je suis entré chez cette jeune fille sans réfléchir qu'en réalité je commettais un acte abominable, que j'abusais de sa position, de sa solitude, peut être de la nécessité où elle était de conserver son gagne-pain.... Elle m'a repoussé sans indignation, sans éclats, sans cris! C'est une admirable créature.... Et chassée, mère, chassée par toi!.....

—J'ai eu tort.

—Tu avoues, toi aussi. Ça suffit....je le lui dirai. Elle te pardonnera, et quand elle sera mariée, je te l'amènerai.....car elle sera devenue une sœur pour moi.

Il se releva en disant:

—Mais c'est Lili qui ne va pas être contente. Elle l'adorait, son institutrice! Et comme elle avait raison!

Rose était allée tout droit à l'hôtel Bourbon où elle avait retrouvé la petite chambre de son arrivée à Paris.

Là, assise sur une chaise, devant une table couverte d'un tapis fané par un long usage, elle réfléchissait.

Pendant que la marquise de